

## PRÉFACE

---

*Nullum habeo jus conquerendi*, « je n'ai aucun droit de me plaindre ». Ce qu'on appellera, selon les cas et les doctrines, le hasard, la fortune, la nécessité, le cours du monde, l'ordre des choses, le destin ou même la providence s'étant révélé généreux à mon égard, je peux, pour trois raisons au moins, faire mienne cette maxime cartésienne qui, déclinée sous diverses formes, scande la quatrième des *Méditations métaphysiques*.

J'ai la chance, tout d'abord, de pouvoir me consacrer à ce beau métier constitué par la recherche et l'enseignement en philosophie.

J'ai, en deuxième lieu, la chance d'avoir rencontré dès mes années d'études un philosophe exceptionnel, Descartes, dont la pensée depuis bientôt trente ans me nourrit, me guide et m'aide à trouver des réponses à la question que chacun se pose et qui nous hante peut-être spécialement, nous, modernes, qui souvent ne savons

plus trop où nous en sommes et par où aller : que vais-je faire de ma vie ? Plus encore, au moment où j'écris ces lignes, se superposant à une entêtante ritournelle disco des années 1980 (*Last night a DJ saved my life*), me vient à l'esprit l'idée que Descartes à sa tranquille façon l'a peut-être sauvée, ma vie, et qu'en tout cas il a considérablement contribué à l'améliorer. On verra comment.

Enfin, comme l'atteste l'impressionnant succès que rencontrent depuis plus de quinze ans les cafés philosophiques, les universités populaires, les « festivals » de philosophie, des revues, des sites Internet et des ouvrages, j'ai la chance de philosopher en un temps et en un lieu caractérisés par une importante *attente*, ou *demande de philosophie*, qui, quels que soient l'explication qu'on en donne et le jugement porté sur elle, constitue à l'évidence plus qu'une mode ou un phénomène éphémère. Un philosophe peut-il d'entrée de jeu, sans avoir même essayé d'y répondre, ignorer purement et simplement cette demande ? En lisant le début de la *Méditation I*, on comprend à quel point il est important de savoir profiter du « moment favorable » pour écrire : « désormais je croirais commettre une faute, si j'employais encore à délibérer le temps qui me reste pour agir » (AT, IX, 13). Le *Discours de la méthode* apprend aussi que lorsqu'on pense avoir saisi quelques vérités utiles, on ne peut « les tenir cachées sans pécher grandement contre la loi qui nous oblige à procurer, autant [que nous le pouvons], le bien général de tous les hommes » (AT, VI, 61).

Il serait donc incorrect de ne pas tenter de répondre à

cette attente philosophique en gardant pour moi seul ou quelques collègues les trésors auxquels mon métier me donne de m'intéresser chaque jour, notamment quand je lis Descartes et réfléchis sur sa pensée. « Écrire [seulement] des textes [philosophiques] que seuls pourraient lire et comprendre des collègues universitaires [serait] dénué de sens, [...] voire immoral. Aussi dénué de sens que si un boulanger ne faisait ses petits pains que pour d'autres boulangers<sup>1</sup>. » Mais toute comparaison possède ses limites (voir p. 266), et le boulanger-philosophe ne devra pas taire qu'à la différence des bons petits pains dont on se délecte aisément, en matière intellectuelle et comme l'écrivait Spinoza dans la dernière phrase de son *Éthique* (V, 42, scolie) « tout ce qui est beau est difficile autant que rare ».

Le cas des petits pains cartésiens est, il est vrai, particulier dans la mesure où Descartes est déjà un philosophe en quelque façon populaire, surtout en France où il représente, depuis longtemps, une manière de mythe national commémoré de façon régulière et quasi mécanique, pris pour objet ou héros de récits et de fictions, tenu pour un des principaux représentants d'un hypothétique « esprit français », accaparé en tant que tel par les courants et les écoles de pensée les plus divers<sup>2</sup>, étudié dans les classes de terminale comme un monument dont il ne saurait être

1. G. Anders, *Et si je suis désespéré, que voulez-vous que j'y fasse ?*, trad. Allia, 2001, p. 33.

2. Sur tout cela voir F. Azouvi, *Descartes et la France, Histoire d'une passion nationale*, Fayard, 2002.

question d'éviter la visite. Il faut se réjouir de ce phénomène rare qui voit une nation se reconnaître dans un philosophe et certains éléments de la pensée de ce dernier constituer une sorte de culture partagée au-delà du cercle érudit des spécialistes. Mais l'inévitable contrepartie de cette consécration du cartésianisme réside dans sa réduction à quelques stéréotypes (le *cogito*, le doute, la méthode, etc.), dans l'affadissement simultané de ce qu'il peut avoir de saillant, étonnant, hors du commun, dans l'impression de *déjà-vu* (ou déjà-lu) qui prédomine lorsqu'on évoque, par exemple, le *Discours de la méthode*. On tient, en un mot, la pensée de Descartes pour classique, ce qui signifie en général qu'on estime n'avoir plus besoin de la fréquenter. C'est pourquoi il vaut la peine de revenir sur quelques-uns de ces textes, thèmes et énoncés cartésiens que chacun croit – à tort parfois – bien connaître. Au terme d'un parcours qui voudrait aider à revisiter les principales pièces de ce monument et à en découvrir quelques recoins méconnus, il apparaîtra que, pour ainsi dire, Descartes n'est pas « cartésien », du moins au sens contemporain de cet adjectif qu'enregistrent nos dictionnaires (voir p. 275), et que certains aspects de sa pensée, notamment dans le domaine de l'éthique, n'ont pas connu la célébrité qu'ils méritent alors qu'ils demeurent d'une profonde pertinence pour qui se préoccupe de la question du sens de sa vie.

Mais quel besoin d'en appeler à Descartes pour répondre à ce genre de question ? Manque-t-on de penseurs plus

récents, actuels, branchés, *hype*, par là même proches de nos interrogations de modernes et davantage qualifiés pour y répondre que ce vieux mâle arrogant, chrétien, le plus souvent latinisant, et mort ? Indépendamment de la mise en garde du bon père Nicolas Malebranche (1638-1715) dans un chapitre de sa *Recherche de la vérité* consacré à la curiosité (IV, III, § 2) – « la nouveauté n'est pas une raison qui nous doive porter à croire que les choses sont bonnes ou vraies ; c'est-à-dire que nous ne devons point juger que les opinions sont vraies, à cause qu'elles sont nouvelles » – deux raisons justifient ce retour au cartésianisme.

En premier lieu, une grande philosophie – comme l'est, avec d'autres, celle de Descartes – possède la propriété d'être toujours en quelque façon actuelle. Cette propriété tient à la conjonction de la puissance propre de cette pensée majeure et de la permanence de certaines interrogations qui définissent la condition humaine. « Rien de nouveau sous le soleil », dirait l'*Ecclésiaste* : les presque quatre siècles (ce qui, à l'échelle de l'histoire de l'humanité, représente une durée somme toute négligeable) écoulés depuis que Descartes a rédigé ses œuvres n'ont pas fondamentalement changé la donne, lorsque nous nous demandons quoi faire de nos vies, quand douter, s'il vaut la peine de rechercher la vérité, à quoi sert l'imagination, etc. Le temps a certes coulé depuis les années 1640 et certains pans du cartésianisme (notamment ce qui concerne les sciences « dures » : la physique, la médecine par exemple) sont aujourd'hui irrémédiablement

périmés. Mais ce livre voudrait montrer que d'autres aspects, plus fondamentaux, de la réflexion cartésienne, comme la métaphysique et la morale, peuvent encore nous rejoindre là où nous sommes et contribuer à éclairer nos questionnements.

En second lieu, s'intéresser à un auteur du passé en pratiquant « l'histoire de la philosophie » permet de se décentrer, de prendre du recul, de changer de point de vue. En effet, si chacun convient que ces opérations de prise de distance sont intellectuellement utiles, voire nécessaires, il n'est pas certain que nous nous donnions tous les moyens pour les mener à bien lorsque nous nous contentons d'interroger notre époque avec des concepts et des outils contemporains, par elle-même produits : c'est risquer de garder le nez collé sur l'objet abordé, en s'interdisant de mettre au jour les plis de pensée, les pentes mentales, les préjugés, les conformismes, les fouillis et enchevêtrements, les aveuglements et asservissements peut-être, qui sont inévitablement les nôtres, en tant que nous sommes *de notre temps*, de ses configurations et discours. Interroger ce temps de façon anachronique, avec des concepts et des procédures mis au point en d'autres périodes, autorise au contraire cette prise de recul et ce changement de point de vue. Tel est le pari de qui pratique l'histoire de la philosophie – s'il s'agit d'une histoire de la philosophie non seulement érudite, mais aussi *pensante*, préoccupée de la pertinence théorique des problèmes et de la vérité des arguments étudiés : la *République* de Platon ou le *Traité politique* de Spinoza donnent

occasion de comprendre autrement, et peut-être mieux, ce qui se passe dans nos quartiers et cités que la lecture du journal d'aujourd'hui. Concernant la prise de distance et la modification de point de vue que permet la lecture de Descartes, on verra ainsi, entre autres choses, que l'auteur du *Discours de la méthode* se révèle un guide précieux lorsqu'on est désorienté sur les chemins de la vie (chap. I, II et *passim*) ; que Descartes, qui n'a jamais épousé personne et n'est pas réputé comme théoricien du lien conjugal, peut apprendre quelques choses utiles à ceux qui envisagent de se lancer, ou se sont déjà engagés, dans l'aventure du mariage (chap. II, §8) ; qu'il réveille avec une certaine vigueur de l'indolente tentation sceptique de l'« à quoi bon ? » (chap. IV) ; qu'il gratifie de salutaires recommandations sur l'ordre et le rythme à adopter pour bien philosopher (chap. VI) ; que s'il y a d'excellentes raisons de penser que Descartes n'a jamais regardé la télévision, sa philosophie contribue néanmoins à clarifier ce qui se passe quand on s'installe devant un écran (chap. V) ; qu'il fournit certains critères pour discerner quand il est légitime, ou malvenu, de goûter aux charmes de la grasse matinée (chap. VII). Etc.

La succession des chapitres de ce livre n'est pas organisée selon une progression parfaitement linéaire. À l'intérieur d'un cadre déterminé par un auteur (Descartes) et un mouvement de pensée (le cartésianisme), ces réflexions ont d'abord été conduites au rythme des questions qui se sont posées. De là certains effets de répétition que je n'ai

pas cherché à effacer de façon systématique, dans la mesure où ils témoignent de préoccupations récurrentes ou de thèmes qui m'ont paru importants, et où ils ne sont pas, formellement parlant, sans rapport avec ce mode de constitution de la pensée « tourbillonnaire » ou « spiralé » par lequel on a pu caractériser la démarche cartésienne<sup>3</sup>. Ici comme ailleurs, j'ai toutefois tenté d'appliquer la seconde maxime de la troisième partie du *Discours de la méthode* en me gardant de la tentation du papillonnage intellectuel qui m'aurait amené à sortir de ce cadre, en m'efforçant d'approfondir les questions rencontrées et d'achever ce qui avait été entrepris. J'ai ainsi avancé droit et suivi une direction (un « sens »), qui, ajoutée à la conviction héritée de Descartes que les deux questions de la vérité et de la vie bonne sont liées et méritent d'être envisagées aussi sérieusement que possible au moins *une fois dans sa vie*, confère son unité à ce volume.

La publication de ce livre dont la question du sens de la vie constitue le fil conducteur fournit aussi l'occasion d'une réflexion sur le parcours intellectuel que j'ai suivi. Le chapitre II intitulé *Éléments pour un autoportrait de l'auteur en cartésien* met ainsi en avant une intrication entre mon cheminement personnel, le sens (la « signification ») qu'a pris ma vie, et mes lectures cartésiennes. On ne s'attendra pas pour autant à trouver *une philoso-*

---

3. Voir J.-M. Beyssade, *La philosophie première de Descartes*, Flammarion, 1979 et *infra*, p. 138-139 et chap. III, §6. On ne s'étonnera pas que la pensée du philosophe qui recommande d'aller droit dans la vie se constitue ou progresse en tourbillonnant : c'est que la logique de la vie n'est pas identique à celle de la pensée (voir chap. I).



*phie* dans ces quelques notations et réflexions. Qu'on y reconnaisse à la fois une sorte de preuve par l'exemple de l'efficacité spéculative et existentielle de la pensée cartésienne, et des éléments d'ordre philosophique, me contenterait amplement. Au demeurant, je n'ignore pas les difficultés de l'introspection et l'obscurité de la connaissance de soi par soi ; je sais que la narration rétrospective sélectionne des faits et en exclut d'autres, voire en construit, et simplifie dans tous les cas l'opacité confuse, ambivalente, de la vie réelle et des choses se faisant ; « même les histoires les plus fidèles, si elles ne changent ni n'augmentent la valeur des choses pour les rendre plus dignes d'être lues, au moins en omettent-elles presque toujours les plus basses et moins illustres circonstances, d'où vient que le reste ne paraît pas tel qu'il est » (*Discours*, I, AT, VI, 7). Désireux d'aller à l'essentiel, j'ai néanmoins préféré faire l'économie de toute réflexion préalable sur les conditions de possibilité de mon discours si bien que, du point de vue de la chronologie et de la logique des événements signalés, je ne propose cet *Autoportrait en cartésien* « que comme une histoire ou, si vous l'aimez mieux, que comme une fable », dont j'espère qu'elle « sera utile à quelques-uns sans être nuisible à personne » (*Discours*, I, AT, VI, 4).

Pour le reste, avoir mené à terme ce travail m'épargne au moins certains « repentirs et remords qui ont coutume d'agiter les consciences des esprits faibles et chancelants », me procure une forme de ce sentiment cher à Descartes

qu'est le « contentement » conçu – du moins l'espéré-je – comme « la plénitude et l'accomplissement de désirs réglés selon la raison » (à *Élisabeth* du 4 août 1645, AT, IV, 264), et me permet de croire que j'ai usé aussi bien que possible de la « libre disposition de mes volontés » (*Passions de l'âme*, art. 153) en m'engageant dans le chemin de la fidélité philosophique à moi-même. Et tout cela n'est pas rien, quand on aimerait être *cartésien*.